

• LE DEVOIR •

CULTURE

MUSIQUE
CLASSIQUE

MARIE LAURIER

Deuxième sprint du Concours international de musique

Quatorze concurrents sur les 24 inscrits entreprennent aujourd'hui la 2^e épreuve du Concours international de musique de Montréal (CIMM) consacré au chant: six du Canada, trois des Etats-Unis et un représentant unique respectivement de l'Ouzbékistan, de la République de Géorgie, de la République populaire de Chine, de la République Tchèque et de la Slovaquie.

Cette 2^e série d'auditions publiques commence à 13h au Théâtre Maisonneuve pour se poursuivre jusqu'à mercredi. On peut aussi en capter les meilleurs moments sur les ondes FM de Radio-Canada le samedi 5 juin de 13h30 à 17h30.

Prix d'Europe

Dès 9h demain commencent les épreuves du concours Prix d'Europe à la chapelle historique du Bon-Pasteur pour les instrumentistes et au Gésu, à 13h30 pour l'orgue. Cet horaire se poursuit jusqu'à vendredi soir alors que l'on connaîtra le nom du lauréat. Il y aura un récital au préalable de la gagnante 1992 à 18h à la chapelle, la pianiste Guylaine Flamand. Le prix est de 15 000\$ et il y aura également la remise du nouveau Prix John Newmark d'un montant de 2000\$.

Le jury est présidé par la pianiste Françoise Bertrand, assistée de Nicole Lorange et Angèle Dubéau ainsi que Robert Weisz, Rémi Ménard et Jacques Faubert.

Prix Quilico et Soviero

Le Prix Louis Quilico destiné à un jeune artiste lyrique particulièrement prometteur a été décerné au baryton-basse Marc Belleau. Il est membre de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal et a participé à quelques prestations de cet organisme.

Le Prix Diana Soviero qui souligne le travail remarquable d'un chanteur de l'Atelier lyrique de l'OdM sur le point de se lancer en carrière, a été décerné à la mezzo-soprano Lyne Comtois.

Pueri Cantores

Dans le cadre du congrès 10^e anniversaire des Pueri Cantores d'Québec, 500 choristes accompagnés d'un orchestre de cuivres donneront un concert dirigé par Gregory Charles le 5 juin à 20h à l'église Saint-Vincent-de-Paul. Les Petits Chanteurs de Laval sont les hôtes du 10^e congrès de la Fédération des Pueri Cantores. Ils reçoivent les Petits Chanteurs du Mont-Royal, du Cap-de-la-Madeleine, de Beloeil, Sorel, Saint-Laurent, Tracy, Trois-Rivières et de la Maitrise de Québec.

Chœur de Sainte-Cécile

Le chœur de Sainte-Cécile dirigé par Paul Jabara donne son dernier concert de la saison le dimanche 13 juin à 20h à la salle Redpath, avec une partie récital du pianiste Robert Frederick Jones. Le programme prévoit un hommage à Lionel Daunais, compositeur et poète lyrique montréalais décédé en 1982 à 80 ans et l'on chantera de ses œuvres au début et à la fin du concert, mais aussi du Fauré, du Debussy, du Gounod, du Saint-Saëns.

Linda Bouchard

Parlant de Linda Bouchard, j'ai erronément écrit qu'elle était membre du Nouvel Ensemble Moderne (NEM), ce qui n'est pas le cas, non plus qu'elle avait dirigé cet ensemble lors de la Biennale Kägel alors qu'il s'agissait plutôt de l'Atelier de musique contemporaine de la Faculté de musique de l'UdM. Mes excuses.

Le NEM s'est produit au festival *Bang on the Can* en 1990 et en 1991 et a reçu une invitation officielle pour participer à l'édition de 1994.

LA TÉLÉ

CE SOIR

L'ENFER C'EST NOUS AUTRES

Lancement de la saison de Julie Snyder, entourée de trois nouveaux chroniqueurs.

(Radio-Canada, 19h)

...ET ANTHONY

Le talk-show qui remplace Sonia pour l'été.

(TQS, 19h)

HONG KONG 97

Documentaire sur les problèmes engendrés par le transfert de Hong Kong aux autorités chinoises en 1997. Deuxième de trois parties. Production montréalaise qui a nécessité trois mois de tournage dans 15 Chinatowns.

(TV5, 20h)

LES GRANDS MOMENTS DE LA CHANSON FRANÇAISE

Portrait de Léo Ferré.

(Radio-Canada, 20h)

LA ROUTE DES VACANCES

Retour de la route, avec Joanne Côté, qui visite le Québec et nous livre conseils et secrets.

(Radio-Québec, 20h00)

SERVICE COMPRIS

Première du nouveau magazine estival de Radio-Québec, avec Jean-Marie Lapointe et Marcia Pilote.

(Radio-Québec, 20h30)

AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

C'est le grand dénouement et la déchéance du curé Alcide.

(TVA, 21h)

BEAU ET CHAUD

Retour de l'émission de variétés de Normand Brathwaite.

(Radio-Québec, 21h)

Paule des Rivières

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES



PHOTO PAU ROS

Carles Santos fait figure d'enfant terrible en faisant jouer avec le sérieux des grands papes des choses aberrantes, iconoclastes et sensuelles.

Folie catalane et humour torontois

LA GRENYA

Un concert théâtral écrit, joué et mis en scène par Carles Santos. Avec Uma Ysamat (soprano), Carles Santos (au piano), Ramon Torrami (percussions), Marielena Roqué et Carme Vidal. Une production de la Compagnie Carles Santos, de Barcelone. Dans le cadre du FTA, à la salle Multimédia du Musée d'art contemporain, du 29 mai au 1er juin.

FRONTERAS AMERICANAS

Un spectacle-solo écrit et joué par Guillermo Verdicchia. Mise en scène de Jim Warren. Décor de Glenn Davidson. Une production du Tarragon Theater de Toronto. Dans le cadre du FTA, au Moyse Hall de McGill, du 29 mai au 1er juin.

ROBERT LÉVESQUE

Il a dépassé le cap de 50 ans, le Catalan Carles Santos, il faut donc exclure que son spectacle soit une folie de jeunesse ou que, lui, soit carrément un hurluberlu. C'est un musicien de formation classique qui a étudié avec Marguerite Long et Robert Casadesus, ce qui n'est pas rien, mais qui, tel un Nigel Kennedy en Angleterre, est sorti des cadres rigides de la musique récitaliste et méthodiquement répétée, pour entrer dans la musique vivante, la musique-spectacle ou le récital mis en pièces; et c'est tout de même lui qui a composé la musique des cérémonies d'ouverture des Jeux Olympiques de Barcelone l'an dernier...

Au FTA, Carles Santos pourra faire figure d'enfant terrible avec ce spectacle d'une petite heure, et de grande force, qu'il a intitulé *La Grenya de Pasqual Picanya, assessor juridico-administratiu*, où si vous voulez *La mèche de Pasqual Picanya, conseiller juridico-administratiu*, dans lequel il ne faut chercher ni mèche, ni conseiller, ni aucune histoire sensée d'ailleurs, puisque ce supposé récital de musique où l'on doit donner un cycle Schubert dérape dès l'entrée du pianiste et de la soprano qui défoncent avec bruit les portes rouges de la scène avec des mines ahuries.

Catalans, du pays de Dali, les acteurs de Carles Santos vont jouer avec le sérieux des grands papes des choses aberrantes, iconoclastes et sensuelles, le pianiste arrivant avec deux bancs sur la tête, la soprano finissant un air étendue sur le dos et frémissant comme une tranche de bacon qui rissole dans la poêle, le percussionniste battant la mesure sur les fesses d'une femme-instrument à la jupe relevée, ou deux jolies choristes habillées de cuir et munies de longs pénis bandés et noirs jouant du bruit de ceux-ci contre la paroi du piano, avec un doigté inouï...

Mais ces images surréalistes et provocantes, dans un monde qui a dépassé ou perdu la faculté de se scandaliser au théâtre, apparaissent à la longue lassantes et inoffensives, faciles même, et quelque part dans ce spectacle sans paroles il semble manquer d'une audace de plus, qui aurait été un propos transcendant, un acte révolutionnaire, une construction plus élaborée, tout au moins, qui nous aurait mené vers la

véritable nature subversive du théâtre, qui dépasse d'un cran le spectacle iconoclaste pour atteindre la poésie perceptible du sens. Carles Santos n'en est pas encore là.

Dans un festival théâtral comme le FTA 93 qui ne réunit que 17 spectacles, on ne s'attend pas à s'asseoir devant des nullités. On croit que la sélection, si courte, n'est faite que de grands choix faits de façon serrée. On se trompe: ce spectacle du Tarragon de Toronto, *Fronteras Americanas*, qui aurait mieux trouvé sa place et son public (quoique j'en doute) au Festival Juste pour rire. C'est un numéro trop long, coupé d'un extrait, de *stand-up comic* ordinaire. Guillermo Verdicchia, avec un talent ordinaire, tente de nous tenir en haleine avec des propos ordinaires sur les clichés du *latin lover* ou de la latinité ordinaire.

Dans un décor d'une laideur plus qu'ordinaire, il débite sa soi-disant conférence, son histoire du monde des latins qui serait supportable, ou du moins intéressante, s'il démasquait ces clichés avec finesse et pertinence, s'il les mettait en dérisoire ou en pièces, s'il renversait leurs vêtements. Or, Guillermo Verdicchia, parfait humoriste égaré dans un festival de théâtre, n'assassine pas ces clichés mais les utilise pour faire son burrée de *performer*, pour aller chercher facilement les rires qui y sont indécrottablement attachés, avec le bon vieux fond de misogynie rebattu le soir au fond des clubs, ce bon vieux cuir patiné du cliché ordinaire. C'était chez Rozon qu'il devait aller, Verdicchia, là où on attire le monde sans scrupule, juste pour rire.

SPECTACLES

À chaque roi du showbizz son royaume

SYLVAIN CORMIER

«Le best, ce serait Barbra Streisand, mais elle ne viendra jamais.» J'ai attrapé la bribe de conversation au vol, juste avant le spectacle de Paul Anka au Théâtre du Forum jeudi soir. La remarque en disait long sur les quelque 3500 spectateurs endimanchés qui étaient rendus au Forum comme à une PDA gonflée, un public de couples d'âge mûr et d'âge d'or, majoritairement anglophone, d'origines ethniques variées, qui trouvaient les marches de la section des rouges bien hautes. Ce public-là, laissé en plan par les promoteurs montréalais depuis les années soixante, à l'époque ou les gros noms se déplaçaient pour moins cher, a enfin droit à des spectacles faits sur mesure pour lui.

En moins de trois mois, ces gens-là auront pu voir Aretha Franklin, Paul Anka, Dick Rivers (pour les francophones) et Neil Diamond au Forum. Et Kenny Rogers (en plus d'Anka et Rivers) au Théâtre Capitole de Québec. Et Aznavour-Minnelli au Saint-Denis. Du vrai showbizz comme à Atlantic City ou Las Vegas. De l'enter-

tainement à l'américaine comme ils en révoyaient, par les meilleurs *entertainers* qui soient. Et il ne s'agit plus d'exceptions comme au festival de jazz, où un Tony Bennett et un Mel Tormé pouvaient s'immiscer dans la programmation.

Si Paul Anka multipliait les «glad to be back home», rappelait avec force détails son passé local (il a grandi à Ottawa et Hull) et prédisait la victoire du Canadien en finale de la coupe Stanley, si les immortelles *Diana, Put Your Head On My Shoulder* et autres *Lonely Boy* évoquaient la *teen idol* d'antan, c'est bel et bien pour voir une star du showbizz, un véritable crooner de Las Vegas, que tous et chacun s'étaient déplacés.

Et Paul Anka, citoyen américain depuis 1990, leur a donné exactement ce qu'ils voulaient. Des poignées de main à profusion, des baisers en quantité, des petites blagues bien amenées, un gros orchestre aux cuivres ronflants, des arrangements pompiers à souhait de tous les succès, les incontournables versions de *Mack The Knife* et de *When The Saints Go Marching In*, et même un vidéo pendant la

chanson *The Times Of Your Life* qui retracait les grands moments de la carrière d'Anka (dont plusieurs extraits de *Lonely Boy* (1962), un brillant document-vérité de l'ONF). «He really knows how to work the big rooms», chuchotera mon voisin, comme s'il était dans la salle de bal du Sands. Et comment! Anka, parfaitement à l'aise, tenait la foule dans sa main. Et quand il a chanté en rappel son classique *My Way* (c'est à lui qu'on doit le texte anglais du tube de Claude François), Sinatra lui-même aurait applaudi.

B.B. KING, IMMENSEMENT ROYAL

Pour les deux auditoires délirants qui se sont succédé au Spectrum vendredi soir, le *best of the best*, c'était B.B. King. Le Blues Boy de Beale Street, présenté vingt fois de suite au début et vingt autres fois à la fin comme le roi du blues, justifiait son titre de sa seule présence immense. De fait, à sa légende toujours un peu plus légendaire correspond un tour de taille à chaque visite un peu plus impressionnant. On a l'impression que bientôt, ses larges mains ne pourront plus rejoindre et cha-

touiller ses chères Lucille (ses nombreuses guitares-fétiches).

Mais ce jour-là n'est pas encore arrivé, et B.B., à 67 ans bien sonnés («if I make it to September, I'll be 68», précisera-t-il), en imposait encore. Par sa bonne humeur gigantesque qui rend sa maillième version de *Let The Good Times Roll* aussi réjouissante que la première, par sa voix qui charrie à chaque élan les spectateurs comme autant de bateaux sur le Mississippi, par la charge sexuelle que le sacrifiant exhale encore de toutes les pores de ses blues, par l'incroyable durée des notes que sa maestria du vibrato continue de permettre, il méritait vraiment, au-delà de la pure joie de le savoir là et vivant, chacune des ovations qui ont ponctué la soirée.

Le *B.B. King Revue*, aussi ritualisé soit-il, avec l'immuable *The Thrill Is Gone* en finale, les multiples séquences instrumentales où chaque musicien prend un solo et recueille son dû sous le regard impérial de B.B., était presque aussi exaltant que le gospel. Et chaque visite royale une nouvelle profession de foi.

festival de théâtre des Amériques

Amériques

Pieds nus dans un voyage mythologique

POPOV VUH

Adaptation collective de la légende *Popol Vuh* des indiens Quiché. Mise en scène de Andres Perez Araya. Costumes de Maite Lobos et Eugenio Delgado. Lumière de Luis Reinoso. Dessins des masques et poupées de Alma Martinoya. Musique et chants de Javier Parral, Guillermo Aste, Emmanuel Becerra, Marco Garrido et Martin Oyarzun. Conception sonore de Felipe Zabala. Avec Roxana Campos, Rosa Ramirez, Viviana Veas, Ramon Liao, Ignacio Mancilla, Jaime McManus, Gonzalo Munoz, Manuel Pena, René Rossel, Marco Grez et José Gutiérrez. Une production du Gran Circo Teatro (Chili), présentée au parc Lafontaine dans le cadre du FTA, du 28 au 31 mai.

GILBERT DAVID

Le Gran Circo Teatro du Chili joue à la belle étoile, au cœur du parc Lafontaine, un spectacle inspiré des légendes et des mythes de la civilisation quiché d'Amérique centrale. Sous le titre de *Popol Vuh*, c'est-à-dire *Livre du Conseil*, le peuple maya a laissé un long poème ésotérique en onze parties qui racontent les aventures et les rivalités des dieux, demi-dieux et démons de sa cosmogonie. La troupe du Gran Circo s'est intéressée à la première partie de ce texte sacré qui montre les tentatives, plusieurs fois infructueuses, du dieu Huracan pour mettre au monde le premier homme.

Dans l'approche carnavalesque du metteur en scène Andres Perez Araya, le fonds mythologique quiché se déploie dans toute sa richesse symbolique, alors que le récit de la genèse de l'humanité est confié à des villageois latino-américains d'aujourd'hui qui se réapproprient très librement, selon une vision bariolée de fête païenne, les figures bienveillantes ou menaçantes de ce mythe des origines. Pieds nus, à même la pelouse servant de plateau à cette fantasmagorie de l'ancien peuple agriculteur, tous les interprètes du Gran Circo montrent une énergie à toute épreuve, dans la meilleure tradition du théâtre populaire.

Débutant et s'achevant sur une joyeuse parade, le spectacle des salimbanges chiliens en met plein la vue, dans une profusion de masques, de costumes, de marionnettes géantes et d'objets ingénierement patentés qui illustrent les innombrables tableaux de cette vaste épope religieuse. Les onze comédiens-bateleurs se partagent ainsi quelque soixante personnages en se changeant sans arrêt dans les loges qui jouxtent l'aire de jeu, et ils incarnent, avec une désinvolture tonique, les ép